



# L'ANCIEN GUIGNOL

JOURNAL POLITIQUE, SATIRIQUE, HEBDOMADAIRE & ILLUSTRÉ

### DIRECTION

2, rue du Palais-de-Justice, 2.

### ABONNEMENTS

	Six mois.	Un an.
Lyon et le Rhône .....	6 fr.	12 fr.
Autres départements .....	8 fr.	15 fr.

Étranger, port en sus.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



### RÉDACTION ET ADMINISTRATION

12, rue de la Barre, 12

### VENTE EN GROS

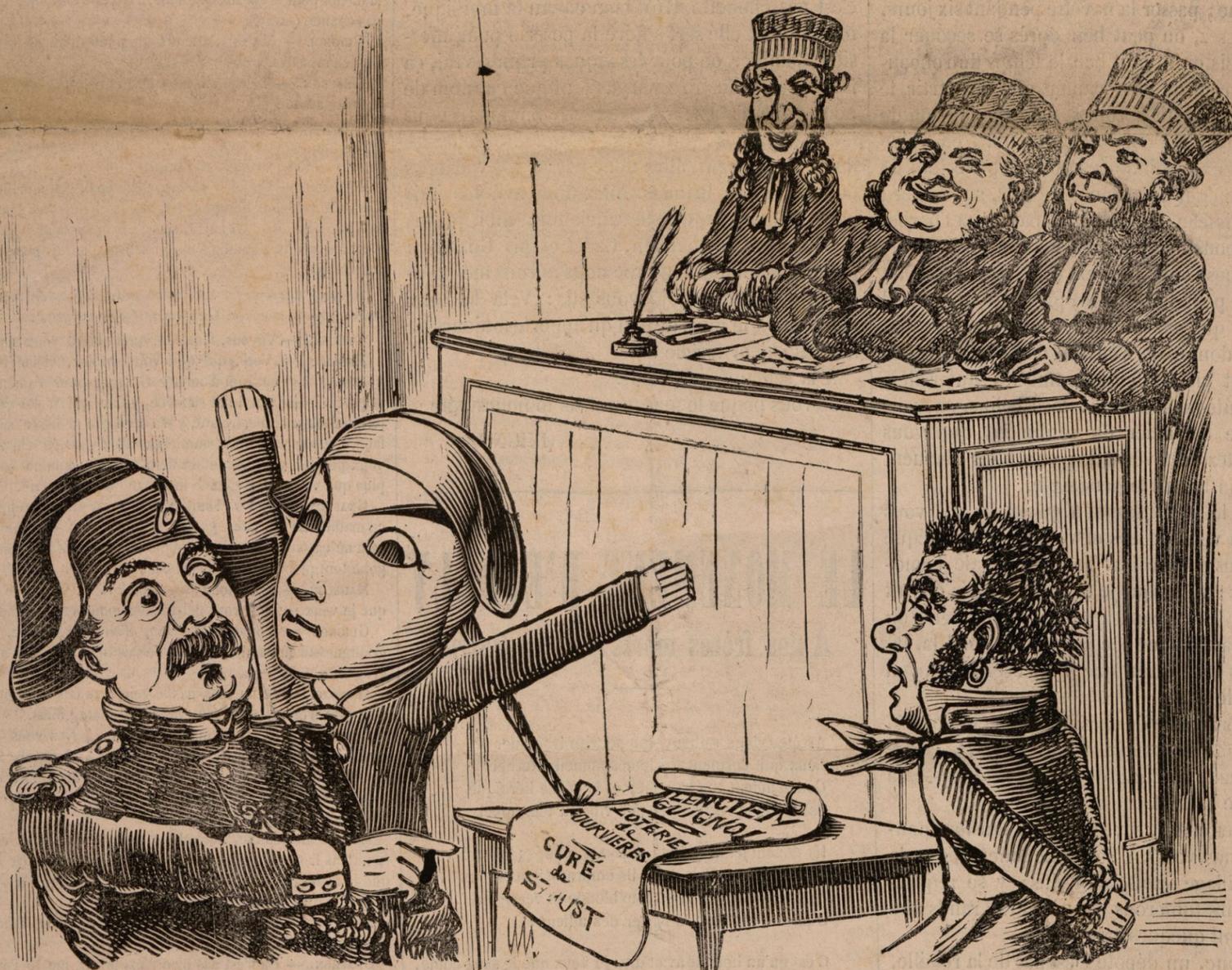
1, rue de Jussieu, 1

Et chez tous les Libraires et Marchands de Journaux.

Les annonces sont reçues à l'Agence de Publicité V. FOURNIER, Rue Confort, 14.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

## LES PROCÈS DE GUIGNOL



Ah! mes pauvres gones, ça z'y est ce coup, toute la gendarmerie m'a mis le grapin en dessus et m'a z'emmené en devant la meman justice. Y sont tous en rage parce que je n'éclaboude les patrigots. Messieu le curé du Gourguillon de Saint-Tire-Just, n'a z'assuré que la justicerie me sicottera les côtes pour m'apprendre à faire su son compte de z'incamos. Et pis nos grands saints reverands pepas de Fourvière demandent aussi à ce que l'on m'estrangouille tout de suite, à cause que la loterie de Fourvière est pas encore finie et que nous ont pas pu coller tous les billets, mais c'est pas note faute à nous, gna pas une béguine que n'en veuille. Faudra les donner à messieu Bontou, le grand banquier de la cléricalle, y les placera tous lui, y connaît les racoins où se tiennent les bons magots.

Tenez z'enfants, fisquez bien ma z'image, reluquez-la en dessus et en dessous et vous allez vitrer que c'est pas de juste. Disez donc à c'tte grande gendarmerie de me lâcher, y veut n'absolument que je mette mes quilottes su la banquette des criminiaux! Veux-tu me lâcher! ou je te cramaude dans le portail. A moi, les gones, à mon secours! chatouillez-le dans l'échine. Je sis pas Bontou moi, j'ai pas boursicotté avé la braise des frangins, lâche-moi, je te dis. Ah! te veux pas, tiens donc, mets donc ce poron dans ta profonde avé ton mouchoir en dessus.

L'audience est ouverte, le Tribunal donne la parole aux avocats. Nous donnerons dans notre prochain numéro, le procès comique de Guignol, nous continuons sur les vacances de Pâques ou les réflexions de notre ami Guignol.

## LES VACANCES de Pâques.

Z'enfants, on peut pas se maginer qué travail et qué tracasserie on a dans la députasserie, pas plutôt z'arrivé à la Chambre, velà que faut penser à s'escanner; des vacances, toujours des vacances. N'en velà z'une manière de travailler, mais ça me semble que nous en prenons pas souvent de vacances, nous autes, faut que le méquier marche de nuit comme de jour pour donner à chiquer aux miillions; si seulement on chôme huit jours, velà que faut gigotter en devant le buffet et s'y fallait prendre de vacances, où parcherions-nous, bon Guieu.

Aussi, veineux de dépotés, nous envions pas vote sort; nous cannezards, nous demandons qu'à travailler, que toujours la soierie marche fort, velà tout ce que nous voulons et pis s'arreposer la dimanche. Ah! voui, pour la dimanche nous aimons bien à vadrouiller de ci, de ça, et pis à aller chiquer le saucisson et la friture chez la meman Guy ou ben le soir chez le mami Firmin; vous savez ben, le café de la Comédie, su la place des Célestins. Ce pauve gone qu'a z'été grillé si tant de fois et qu'a fourré tout ses pécutiaux pour refaire la bâtisse et toutes les peinturlures que le feu n'avait saccagé dans son café. Et dire qu'on lui a jamais rien aboulé comme indemnissement, y n'était pas dans l'insurrance et on lui a dit: « siffle! » Mais en place, y fait de soupes fromageuses que vous font relischer les babines et rêvasser tout droit.

Voui les t'amis, nous aimons bien la liberté de la dimanche; passer la navette pendant six jours, c'est ben assez, on peut ben après se secouer la carcasse; pis enfin faut ben le temps de roucouler, et gna rien de plus canant que de partir le matin avé son petit bozon; à parsent que gna de train-de-way, c'est chenu comme tout, en quate temps et deux n'enjambées on se trouve loin de la capitale de Lyon: dans les bois, su le bord d'un petit risseau; là, on met le panier su l'herbe, on sort la boustifaille et le claqueret, pis on torche. Oh! mes t'amis, on envoie les miettes au plafond du pepa bon Guieu, pis après on entend les oiseaux que gargouillent, que se becquottent et ça vous donne de z'envies de grimper après les murs, et pis de faire comme les sauterelles, jouer à saute-mouton. Oh! mes belins, ça vous empogne le balancier du sentiment que vous n'en grelottez de favette, les chayottes claquent comme si on battait la générable.

Et alors le petit trognon qu'est là avé vous vient vite à vote secours et vous dis: « Quéque t'as mon gros chou cabu? Te trembles de l'émotionnement; viens que je te coque! » Pis on sait pas si c'est les oiseaux que se chatouillent, on entend de partout que becquottent. Oh! la, la, mes pauvres gones, rien que d'y penser l'eau m'en vient dans le bec.

Velà que s'appelle de vacances bien employées, une dimanche comme ça; et le lundi on se remet su la banquette et hardi donc, et je te passe la navette et le battant.

Mais nos empotés, savez-vous ça qui font pendant leurs vacances? Y se lantiquement dans la ville ou le village que les ont élus; y se requinquent su leurs fumerons et avé leurs grands airs vous envoient quéques salutances.

Pensez donc, un dépoté c'est pas de la retaille, c'est de gones mouvant qu'ont vu peter le loup. Et pis y n'ont droit à se bambanner à Foël, avé dix battants par mois y peuvent se coller l'as de pique dans les chiens de fer.

C'est tout de même gnougne que je soye pas dans la députaison; Gnafron me quinche toujours que je ferais un bien canant dépoté, et pis y me demande pourquoi je me pose pas en candidat n'humain, que tous les gones y donneront toutes leurs voix pour que nous passions délayés. Aussi,

je vous y cache pas, je vas reganiser un publiciste; avé Gnafron faut que nous devenions les menistres de Lyon. Pace que ça peut pas tiendre longtemps comme ça, tout le monde n'est dans la bouze.

Nous avons un Parfait, c'est ben un bon frangin, mais on sait pas si roupille ou s'y n'est z'a Varsovie. Et note maire, c'est ben aussi un chouette t'ami; mais y dit tout le temps que voui. Y n'aime pas qu'on se crabouille, y quinche toujours qui peut pas voir souffrir les bêtes.

C'est la cause pourquoi faut des menistres à Lyon, mais pas de menistres en carton, de véritables menistres, de gones que sachent faire travailler les Yonnais; faudrait que tous les jours on liche quéques douzaines de sempotes su la place de l'Hôtel-de-Ville; ça ferait travailler les marchands de vinasse. Faudrait aussi qu'on reganise tous les dimanches des grandes fêtes, tel que: carvacade, nuits vénitiennes, course, excelera; enfin toutes sortes de choses pour la gaudriole.

Ce pauve Lyon, y n'est triste comme un mort à qui on aurait cousu le zéro. Remuyez-vous donc, les gones; sigrollez-vous un peu, cré nom, mais vous allez n'arraper la pépie!

Hardi, zou, les frangins, levez un brin la gigue comme dans le temps, fesez-vous de bosse. Vous savez plus faire qu'une chose à parsent, sitôt que vous n'avez un mement, vous velà parti à la mursique de Bellecour: et vous êtes là comme de z'âmes en peine qu'ont perdu leurs bretelles, vous passez tous le picou en revue et vous fesez de z'œils à de margots que regardent si vous n'êtes bien callés et si par hasard le truc à Bontou vous aurait graissé; vrai, mes pauvres gones, si c'est comme ça que vous vous fesez rigouiller, c'est pas chouette. C'est bien chenu la mursique, mais quand elle sert à faire la poserie pour messieu Gambier ou pour les piques-prunes, vrai, ça fait baver. Vous dressez pas tant que ça, nom de nom, vous n'allez faire peter vos boutons et pis les grenouilles que vous reluquent, lâchez-les donc un mement, allez donc passer vos vacances de la Pâques à Brindas. Allez donc avé vos jolis petits fenons chiquer le saucisson; moi, je vas n'y aller avé la Madelon, Cadet et pis Gnafron: je vous debobinerai ça que nous aurons menezingué. En attendant, je vous dis: Velà le beau temps et pis le mois de mai qu'apporte toujours de feuilles papier torche!

A la semaine que vient.

Je vous poque le masque et sis toujours vote

GUIGNOL.

## LE MONUMENT D'ÉCULLY

### A nos frères morts pour la Patrie

Arrête, vieux railleur, ton sourire ironique.  
Ceux qui dorment ici leur sommeil éternel  
Commandent ton respect; et la corde héroïque  
Est la seule en ton luth qui vibre à leur appel.

Ils étaient jeunes, forts, aimants, aimés; la veille,  
Dans les bras de la mère ils embrassaient joyeux  
Le cher petit enfant — tête blonde et vermeille....  
O misère! c'était le baiser des adieux!

C'est qu'un homme avait dit: je veux que le sang coule,  
Je veux, pour étayer mon empire qui croule,  
Un mur de cadavres si haut  
Que jamais le remous du peuple que j'opprime  
Ne puisse s'élever jusqu'à sa rouge cime,  
Changeant mon trône en échafaud.

Et, pour faire moisson de palmes exécrables,  
Il avait appelé la bande misérable  
De ses laquais, de ses bouffons;  
Et, leur montrant du doigt une avalanche humaine,  
Il murmurait tout bas: profitez de l'aubaine,  
Voici de la chair à canons.

Et l'on était parti, — troupeau que nul ne guide,  
Contre les gens du Nord dont la ligue rigide  
S'étendait comme un mur ardent;  
Et tes enfants, patrie, étaient frappés sans gloire  
Pendant que le tyran s'inscrivait dans l'histoire  
Sous ce nom: l'homme de Sedan!

\* \*

Puis, ce fut la révolte immense  
Et, dans le sang, la liberté.  
Ce fut dans les flancs de la France  
Un tressaillement d'espérance,  
Un cri de rage et de fieré.

Alors on vit, démence sainte,  
Se redresser le vil troupeau.  
Pour laver la honteuse empreinte,  
Il voulut succomber sans plainte:  
Le sang lave bien le drapeau.

Ils sont morts, morts pour la patrie;  
Et nous venons — austère deuil —  
Renouveler la fleur flétrie  
Qu'une souvenance attendrie  
Avait jetée sur leur cercueil.

Dors en paix, phalange modeste  
D'humbles héros morts sans espoir,  
Ta pierre funéraire atteste  
Que, lorsque tout s'écroule, il reste  
Un dernier culte: le Devoir.

JIROME ROQUET.

## LE DIVORCE

Proposition de loi par GUIGNOL et GNAFRON.

Il est sept heures du matin, Gnafron cogne à la porte de notre ami Guignol et s'écrie:

GNAFRON. — Guignol! Guignol! ouvre donc le liquet, grand feignant. Comment que ça se fait que te rouilles encore? La Madelon pour le sûr te chatouille; hardi, ouvre donc, on ne ponce pas comme ça.

GUIGNOL. — Me vela, attends un petit moment que je mette mes chaussettes.

GNAFRON. — Te fais chaussettes à parsent, te veux donc de viendre aristo?

GUIGNOL. — Que les hèle, c'est pas moi, c'est la Madelon que gongonne toujours quand je quite mes grollons, elle me force à prendre de chaussettes, elle prétend que ça étouffe la z'odeur.

GNAFRON. — Ça fait-y pas suyer, la chaussette maintenant va z'être de mode, ben mon cavet, moi je change pas, je m'entortille avé une pate, de c'tte façon, pas de blanchissage à payer et je n'achète pas de z'inutilités insemblables, j'aurais plus le sou pour ma chopine.

Guignol ouvre sa porte et notre ami Gnafron entre; la Madelon est encore couchée. Guignol se frotte les yeux.

GUIGNOL. — Voyons, Gnafron, quoi que tu veux si matin?

MADÉLON. — Voui, qué que vous voulez, vieille ivrognesse, vous vela déjà en train d'amater Guignol pour l'amener licher, et pis qu'est-ce qui finira sa pièce, y faut qui n'alle rendre aujourd'hui chez le négociant, y n'a z'encore à lisser sa dernière façade et pis, vous nous emmiez, allez vous en chez vous, je veux pas que vous sempillez mon homme comme ça, on voit plus que vous deux chez le marchand de vinasserie.

GNAFRON. — Oh! oh! sur quoi donc qu'y n'a marché ton fenon ce matin? La la, mon guieu, mais faudrait pas me delavorer comme ça, voyons, mame Chignol, vous savez ben que je vous gobe tout plein, vous n'êtes si canante!

MADÉLON. — Allez donc au guiable, vieux vilain, je vous dis que je veux pas que vous débauchiez mon petit Guignol!

GUIGNOL. — Voyons, Madelon, n'en vela z'assez, pourquoi graffignes-tu ce t'ami Gnafron? Te sais ben, que c'est note vieux grognon.

MADÉLON. — Je ne veux pas le voir, y te fais boire et une fois que vous n'êtes pleins, vous valez pas quate giffles.

GNAFRON. — Ah ça, mame Madelon, savez-vous que vous commencez par me gratouiller le melon et si j'avais seulement deux bardoires comme vous dans ma caboche, j'aimerais mieux piquer une tête sous le pont Morand et faire de z'œils aux chavassons?

Mais ça me semble, colombe Madelon, que vous connaissez rien dans l'impolitique et que vous savez pas même ça que c'est que le mami Naquet. Si vous connaissiez la loi qu'il a reganisée, vous n'abattriez ben vote caquet.

MADÉLON. — Taisez-vous, vieux chose, je me fiche de ton Naquet et pis de toi.

GNAFRON. — Ça c'est pas bien dans le sûr que te t'en fiches, et voilà la cause pourquoi:

C'est que M. Naquet est le sauveur des hommes, gna z'eu qu' Jésus-Christ et pis lui qu'ont droit à ce titre. Jésus-Christ a sauvé le monde en se faisant cloutier su une croix et Naquet a sauvé les hommes parce qu'y n'a reganisé le divorce!

MADÉLON. — Le divorce, vous vous maginez que ça me gargouille? Tant mieux, au moins nous autes femmes nous aurons le droit de changer d'hommes et les ivrognes on les lâchera.

GNAFRON. — Ah! mais faut pas tant vous demener, Mame Madelon, le divorce est z'une affaire entenduse, c'est plus que queques jours à n'attendre et nous serons bientôt dans la plus grande jubilation. D'abord moi, je n'étrene la loi le parmier, la mère Gnafron n'est z'assurée que je la change! Le matrimoniau, voyez-

vous, c'est plus bête que nonante bourriquets que se tiennent par la couquette.

MADÉLON. — Vous croyez que si le divorce s'amenait y gnaurait pas autant de femmes qu'en serient heureuses? Mais tas d'imbéciles que vous n'êtes, tous les fenons se trouveront mal tant que ça leur ferait de plaisir. Et pis c'est surtout une loi pour les fenons que le grand Naquet n'a fait, c'est pour mettre la femme à la hauteur de l'homme et pour soutenir les malheureuses pauvres créatures du bon guieu. Les hommes ont toujours fabriqué toutes les lois pace qu'y sont les plus forts, mais si nous avions de commodés c'est pas vous autes que nous feriez la nôtre, de loi.

GNAFRON. — Te dis, Madelon, que c'est nous, les hommes, les plus forts? n'en vela z'une blague, c'est tout l'incontraire. C'est toujours vous autes femmes que fesez tout ça que vous voulez, nous ont beau quincer et nous sarabouler le poil, gna pas, nous débaroulons dans vote toile, vous n'êtes pire que les iragnes qu'attrappent les mouches. Quand vous n'avez mis dans vote cage à bardeire queque chose, vous venez pas nous y dire à coups de poings, mais vous nous fesez de z'oeils si doucereux et vous nous passez queque chose de si chaud à l'entour, que nous fesons panais.

Et avé nos grands z'airs de Romains en chemise, nous sont fricassés à tenant; vous êtes toutes de boimes, aussi n'en vela z'assez, y nous faut le divorce ou, sans ça, nous nous fesons périr tous dans une cuve. Je venais justement à ce matin voir Guignol, pour lui faire reluquer mon porget de loi su la divorcerie, un porget, pour le sûr, qu'est plus chenu que quilla à Naquet.

Je vas vous le faire relischer et vous me dégoiserez si je suis dans la vraie véritable raison.

GUIGNOL et MADÉLON. — Allons, vas-y, vieux, j'apille nous ça, je sais ben que te jacquettes pas mal et que ton moulin à paroles est revissé à neuf et pis t'es porté pour la députasserie et à la Chambre t'auras, bien sûr, le truc pour devenir menistre.

GNAFRON. — Moi, menistre, je pense ben, gna pas un zig capable de me torcher la bazanne et pis, vois tu, Chignol, pour que nous soyons vite députés, gna qu'un moyen, c'est le divorce! Que de députés mon ami, oh! la, la, faudra n'agrandir le corps législatoc.

GUIGNOL. — Voyons va z'y donc, pousse-nous ton zut de ta poitrine su ta nouvelle loi de la divorcerie.

GNAFRON. — Vela, vela, attends un mement et paye un canon que je me mouille la piaulle. Na, ça z'y est, c'est pour le sûr du Clos Vougeot quila, encore un petit coup et je remonte mon grand ressort.

#### Projet de loi sur le divorce par Gnafron.

Messieurs et les dames, la compagnie, les sordats, les bonnes et les enfants; je compte pas les curés ni les auvergnats.

Je viens vous faire assavoir que j'ai reganisé la plus chenuise de loi su le divorce! Pleurez plus, vous, les maris coucou, ni vous les jolles colombes qu'êtes attachées avé de vieux machins que peuvent plus vous donner de places dans le paradis. Je viens vous délivrer tous.

D'abord pour tout de suite et ça que presse le plus, à bas le mariage! Z'enfants, c'est feni, vous mariez plus, de c'tte façon là, gnaura pas même besoin de se divorcer. Vela qu'est benoit d'aller en devant messieu le maire et pis de se faire visser à l'entour des cotivets, une chaîne aussi grosse que les batiaux à Bonnardel! Et pis comme deux Jean le chose on vous dit: Consentez-vous à prendre pour n'époux M. Benoit la couanne? Faut dire oui messieu. Et pis en devant le curé, c'est là que gna de quoi faire rigouiller une anguille! On vous met une grande patte su les cornes et pis on vous piaille un tas de gnougneries en grâce de lapin, et le plus véritable là dedans ce sont les pignolles que vous aboulez à M. l'abbé, sans ça y serait pas si chaud à vous passer le z'ameau du conjungo. Je vous y dis, vous mariez plus, c'est trop gnougne. Reluquez plutôt chez le grand Truc comme ça se passe. Vela z'un pays pas en arnier et qu'est dans le civilisement! On a droit de prendre des fenons autant qu'on peut en nourrir; le mariage on sait pas ça que c'est que cet animau là; on cherche une colombe et l'on roucoule tant qu'on peut avé elle, et pis quand on a feni le roucoulement on en coque une autre. Et pis y sont toujours à l'accord les Trucs; gna pas de jalouserie dans ce pays. On arreceoit pas de filloles de vitriolle dans le museau ni de coups de couteaux dans la bedaine. Enfin, y sont pas fous comme chez nous; on dirait que nous ons tous fait nos apprentissages à Bron, et les viquetimos de z'amours, gn'en a tous les jours les pleins jonnals.

Les uns se sont fourrés de fumée de charbons dans le pif, d'autes jetés par dessus les étuelles su la cadette, d'autes encore n'ont z'assassiné, exeléri exelera.

Mais les Trucs, jamais y n'ont de babilloles insemblables, et vela pourquoy. C'est qu'y se marient pas, et pourtant c'est de gones d'aplomb, les Trucs, et leurs colombes sont tellement chenuises qu'on se ferait crabouiller pour faire tant seulement un mimi à une.

Aussi disez comme moi les gones:

A bas le mariage! et ceusses que sont mariés, démariez-vous! Coquez bien fort le mami Naquet et y vous déchaînera.

C'est y pas là, les gones, la véritable loi?

GUIGNOL. — Mais c'est très canant ça que te devides mon vieux, mais gna z'une chose que te pense pas: et les miaillons, comment feras-tu pour les légitimiser et les faire arreceonnaître par leur pepa? Qui donc que leur aboulera la tèche et qui donc leur donnera un nom?...

Gnafron à cette objection inquiétante s'arrête tout court et demande une petite minute de reflexion, mais au bout d'une grande heure il ne peut que répondre:

GNAFRON. — Je sais pas, mais ça serait si canant! Guieu d'amour, à mon secours!

MADÉLON. — A! tu te grattes la courge, vieux cocodrille, et te trouves pas, veux tu que je t'y dise moi?

GNAFRON. — Voui, j'apille un peu ça.

La réponse étant très longue nous la donnerons dans notre prochain numéro.

GUIGNOL et GNAFRON.

## Les gloires du Lyonnais

### NEYRIN-GÉRARD

Encore un canut qui fait des vers.

Quand, dès le lever de l'aurore, il faut s'installer sur la banquette où on est rivé à perpétuité, la chanson est nécessaire. La chanson distrait pendant les longues heures de travail. Sans la chanson l'existence serait à charge. Et, le jour où le dernier des rimailleurs rendra sa pièce, la décadence commencera pour la canuserie lyonnaise.

Dépassio n'est plus, vite Neyrin-Gérard lui succède. La muse capricieuse daigne inspirer ce gône de Chaponost qui est sans contredit le plus célèbre de nos poètes après Dupont. Mais Neyrin n'est point venu à Lyon comme Dépassio. Il est toujours resté dans son pays natal, préférant au bruit des faubourgs, la vie calme et paisible de la campagne.

Neyrin-Gérard est donc né à Chaponost, où il passa tranquillement son enfance à garder des moutons. Si ce gamin avait reçu une éducation soignée, Victor Hugo n'aurait eu qu'à bien se tenir. Mais malheureusement le pauvre bambin a franchi plus souvent le seuil de l'étable que celui de l'école primaire.

Quand le magister de son village lui eut enseigné à écrire passablement, Neyrin, voulut apprendre à résoudre aussi les problèmes arides de la science. Combien de fois, après une pénible journée, au lieu d'aller goûter le sommeil si nécessaire, ne le vit-on pas, la tête entre les mains, travailler une bonne partie de la nuit à la leur plus que douteuse d'un vieux lampion.

Il étudia attentivement les rébus de l'algèbre et les énigmes de la géométrie. Cependant chez lui l'on commençait à s'apercevoir qu'il y avait beaucoup plus du littérateur que de l'ingénieur. Avec son savoir, il aurait pu prétendre à quelque emploi largement rémunéré. Mais à la stupéfaction de tous Neyrin se fit canut.

Tout en passant la navette il fouilla dans les ouvrages des écrivains célèbres, et pendant un de ses rares moments de sommeil il fit un beau rêve: il vit la muse souriante s'approcher de lui et poser sur la tête sa couronne du poète. Le rêve devint une réalité.

Ses premiers essais furent des chansons rustiques. Le dimanche il suivait les sentiers ombrageux, écoutant passionnément la nature qui lui chantait ses rimes sonores. Enfin, un jour les journaux annoncèrent qu'un concours poétique devait avoir lieu à Epernay, dans la Champagne, et que tous les Français étaient invités à y participer. Neyrin voulut y prendre part, et le jury après un minutieux examen l'appela au nombre des rares élus et lui décerna une mention honorable.

Si Neyrin ne put jamais parvenir à faire une pièce sans aiguillages et sans pieds-faillis, en revanche il tournait admirablement une chansonnette. S'il ne fut pas un parfait canut il fut un très bon poète. Il avait l'imagination facile et puissante. Que de volumes de chansons et de poésies son cerveau n'a-t-il pas enfantés?

En ce temps-là, de commune à commune, on se battait sans savoir pourquoi. Neyrin fait retentir sa voix. On court pour l'écouter. Les jeunes gens le recherchent et se réunissent autour de lui. Ils apprennent à chanter. Bientôt ils se rendent dans les communes voisines. Ceux qui les repoussaient jadis avec une grêle de pierres et de cailloux, les accueillent aujourd'hui avec des applaudissements. On entre au cabaret, on chante tous en chœur, on trinque ensuite, puis on finit par se donner l'accolade. De ces réunions intimes est née la fraternité. Peu à peu se sont organisés les orphéons. Les communes à l'exemple des grandes villes, ont voulu avoir les leurs: Givors, la Demi-Lune, Soucieu-en-Jarré, etc. Ce qu'on n'avait pu détruire par les lois est vaincu par le chant d'un joyeux refrain.

Mais Neyrin-Gérard, las de rimer des poésies rustiques, aborda volontiers la satire. Il invoqua la vieille muse gauloise et fut exaucé. Comme tout change! Ce poète sentimental va désormais provoquer, par ses refrains comiques, des accès de fou rire.

Une de ses petites bouffonneries est restée célèbre. Un jour de l'année 1860, les conscrits de Brindas, drapeau en tête, se promenaient majestueusement par le village: Neyrin, par hasard, vint à passer en ce moment. Il risqua un coup d'œil sur cet étendard plus que fané et y lut en toutes lettres « République Française ».

Du coup, Brindas devint subitement célèbre. Cela lui valut de la part de Neyrin une chanson fameuse intitulée: *Chapeau bas!* — *La République est à Brindas.*

Tout Lyon a chanté: *Chapeau bas!* Et quelque beau dimanche Brindas s'est réveillé bercé par ce refrain ironique; des canuts de Soucieux, des regroleurs de St-Laurent traversaient le village en chantant: *Chapeau bas!* L'élan était donné, et aujourd'hui encore bien des loustics se croiraient déshonorés s'ils passaient par Brindas sans chanter *Chapeau bas!*

Mais les gens de Brindas entendent la plaisanterie et quand le loustic en question entonne *Chapeau bas!* on en rit, puis on l'invite à venir chanter le second couplet en trinquant au cabaret.

Aujourd'hui l'auteur de *Chapeau bas!* a quelque soixante ans. Son amour pour la rime ne s'est pas ralentie, il versifie toujours comme un possédé. Cependant depuis que les sinistres *Chauffeurs* sont à Chaponost on assure que, de peur d'attirer sur lui leur attention, il laisse reposer sa Muse.

CADET.

## CHRONIQUE DU POULAILLER.

C'tte fois, les gones, ça y est dans le coin. Ce vieux t'ami Crapo-farço a donné l'essor au répertoire. Vous vous imaginez, petêtre que vous aviez affaire à une mauvaise tête de pioche que se butait comme une bourrique à chaque fois que les Yonnais lui demandaient de ne pas tout à fait tant sampiller leur pauvre théâtre! Il nous aime bien trop ce mami, pour pas nous écouter quand nous le prions tout à la douce de balayer un petit peu ce cuchon de vieux riblons et de vénérables tatoures que sont à l'abade du depuis six mois sur les deux premières scènes de Lyon et de la France.

Pour quant à n'en renvoyer quelques uns à la Charité ou à Albigny, il ne pourrait pas parce que messieu Gailleton et messieu Bouffier lui auront pas permis. Alors il s'est dit: Puisque j'ai de barytons, de basses, de ténors et de dugazons que ne sont pas tant seulement fichus de me miauler un de profundis le jour qu'on m'enterra, je vas les employer à quelque ouvrage que soit un peu dans leurs moyens.

Je pourrais les envoyer chanter dans les cours, et ça me rapporterait à peu près ce qu'ils me coûtent, malgré que les gens ne sont pas trop donne; mais la police les collerait au violon; faut trouver une autre affaire. Alors il s'est tapé le cotivet, ça a fait sortir médiatement une idée et messieu Bouffier n'a eu que le temps de crier: oh! Crapo-Grosso, n'y en a point dans ta partie que soit tant seulement digne de t'a pporter du papier quand te n'en as de besoin!

L'idée, c'était de monter de z'opérettes au Grand-Théâtre. Pas plus; mais c'était suffisant. Parce que, voyez-vous les gones, quand les autres fois on jouait de chouettes opérettes aux Célestins avec ce vieux t'ami Nigri, avec Marchetti, qu'était le chéri des dames, avec Béliard, avec Didier, deux bons comme nous n'en vitrons pas de sitôt, avec ce petit bozon de Sichel que se demenait comme un chavasson dans un bachut, avec cette grosse colombe de Béliard que piaulait chenusement, et surtout avec ce bataillon de fenons qu'étaient toutes plus rigolo les unes que les autres, c'était si canant que ça faisait courir tous les Yonnais de Lyon, mais ça coûtait de liards. Ah! ça se manigançait avec un bon petit orchestre que marchait d'attaque mieux que la fanfare lyonnaise; fallait, avec ça, des décors tapés, des costumes dans le grand genre, enfin fallait ce que faut toujours quand on n'a pas envie de se ficher de la figure du monde; fallait abouler de péculniaux pour n'en engranger dans la suite.

\*\*\*

Mais Crapo s'embête pas pour si peu. Aligner de z'escalins, lui parlez pas de ça, il prendrait une indigestion. Ranger les piastres des cavets que vont dans sa boîte et les caler en tas dans sa malle; tant qu'on voudra. Mais n'en laisser quelques unes, rien que pour nous faire voir de quelle couleur qu'ils sont, te t'en ferais ben peter l'embuni, mon pauvre Gladius. D'abord, messieu Bouffier lui défend. On peut pas désobéir à n'un magistrat municipal, te pas? Alors, il est allé trouvé messieu le conservateur de costumes et il lui a dit:

— As-te par là quelque lot de vieilles frusques que te n'as pas déplié du depuis une dizaine d'années?

— Mon Dieu, messieu le patron, vous n'y avez tout pris pour les belles pièces que vous avez montées avec des décors nouveaux.

— Ah! nom de nom, c'est embêtant. Eh bien, cherche encore dans de plus vieux.

— Il y a bien les frusques de l'*Etoile du Nord* mais ils sont tout mangés des hartes, j'attendais plus que la visite du patier pour lui z'y vendre au poids.

— Vende au patier! te ferais ça, brigand! Si jamais je t'y entends redire, je te fais décaniller subito sur le pouce, et te sais que mon illustre t'ami, messieu Gailleton, n'attend que ça pour donner ta place à n'un camaré; même ment que le citoyen Thivollet, avant son cémentière l'a ben frisé de près. Te vas faire secouer tout ça, et puisque nous ons de z'uniformes russes, nous vons monter *Madame Favart*,

— Mais ça se passe dans l'année de Louis XIV?

— Eh ben quoi? c'est z'avant la révolution, c'est tout ce que faut. Quand je mets de z'évêques dans le cortège du *Prophète*, je leur en fais ben avaler une plus belle, que je suppose.

— Mais c'est une opérette, et sur notre première scène lyrique...

— Une opérette! d'abord, c'est un opéra comique; ensuite; je connais pas de scène lyrique, je connais une scène où je gagne d'argent. Te vas petêtre aussi me raconter que ça se fait comme ça dans le théâtre de Villefranche et à l'opéra de Chaponost où on bloque en une soirée le *Trouvère celes Cloches de Corneville*. Moi je veux donner l'essor au répertoire, j'y ai promis à messieu Bouffier, et va me chercher le père Couard.

Comme le patron rigole à peu près comme un chien de boucher quand on veut lui prendre un os, messieu l'airassi a couru agraffer le père Couard. Il l'a trouvé que se regardait dans n'un miroir, et qu'il se disait: « Comment ça se fait-il que du depuis quarante ans que je suis ici, j'ai pas encore pris un cheveu blanc? » Et il l'a mené devant Jupiter tannant.

— Te vas aller prendre les danseuses.

— Oui, patron.

— Te vas leur apprendre les chœurs de *Madame Favart*.

— Mais patron, elles chantaient quasi aussi faux que votre deuxième basse.

— Suffit. Te ne seras jamais un malin. Est-ce que mes vieux grattons de choristes chantaient juste?

— Non, mais c'est leur métier. Les autres voudront pas.

— Eh bien, te leur promettras une gratification. Seulement moi je la donnerai pas. C'est pas plus difficile que ça, — et dis à Lamy que je veux que ça soye aussi rupin que chez M. Rancy. Rompez.

Et voilà comment, peuple Yonnais, t'as eu la chance, samedi, de vitrer *Madame Favart* avec un ballet russe qu'avait été propre à l'époque que Crapo-Bosco était jeune et beau (te vois s'il a eu le temps de moisir); et ce ballet que ne dansait pas, te sais, mais que faisait l'exercice du fusil à piston et que chantait à tenant, tant qu'y en avait assez, s'en est payé une que le diable en serait devenu sourd. Tout miaulait : la mère Boinon, la Mazzei, la Valentine, la Doré, la Devoz, la Rostaing; non, Gladius, t'aurais trop rigolé. Pendant ce temps, la colombe Lamy avec la canante Juliani et c'tte grande iraigne de Coquelle fiesion la manœuvre en trois temps : En garde contre la cavalerie, pointez ! et elles pointaient, et elles fiesion deux pas en avant, trois pas en arrière, — on se roulait.

Mais ça, Cadet, c'était le plaisir des yeux. Je vas pas oublier celui des oreilles, nom d'un rat, te ne m'y pardonnerais pas. D'autant mieux qu'y avait bigrement de besoin de voir défiler de z'individus un peu rigolos dans ces vieilles grolles de décors usés, sales, et que n'ont z'été fabriqués quelque temps avant la naissance de messieu Ruby. Zuze !

Eh bien, te peux encore te gratter cette fois, mon pauvre Crapo-Bisto, tes panosses sont pas plus fichus de jouer l'opérette, que l'opéra-comique ou la grande opéra. Ils chantent comme de seringues, ça nous y savions, mais ils sont embêtants comme ta *Tribut de Zamora*. Zuze encore !

Te t'imaginais donc, vieux benoni, que suffit que messieu Barbe peut plus tant seulement japiller trois netes à la file, il allait nous faire tordre avec ses grandes jambes et son petit gigier qui lui rentre comme à n'un poulet qu'endure de faim du depuis trois mois? Te croyais donc que ton mami, Marius, que peut pas ouvrir son entonnoir sans se faire ramasser par les gones du parterre, allait épater la population, quand te l'aurais habillé en marmiton ?

Et te croyais aussi qu'il n'y a qu'à dire à une Dugazon : mon belin, fais-toi faire des costumes de *Madame Favart* et te crois qu'elle deviendra subito un bozon aussi canant que cette chenuse Montbazon que nous faisait tirer la langue dès qu'elle montrait son petit museau et ses grands chassiss noirs qu'illuminaient toute la salle !

Elle a bien fait tout ce qu'elle a pu ta colombe Riveri, mais, vois-tu, faut en prendre ton parti, vieux passionné, c'est pas son affaire à c'tte enfant de se dératier comme une chanteuse d'opérette. Elle chante ça comme de *tantum ergo*; et quand faut parler et caler de gognandises à tenant, elle défile ça comme si qu'elle disait : Allons, seigneur, offrez-moi la main z'afin que je n'abade un peu dedans le suel du château de mon illustre papa; mais dès que te la sors de cette littérature noble, elle n'y connaît rien de rien.

Et de c'tte affaire, tes panosses que chantent comme de mirons en expédition ont joué à peu près comme ils chantaient, et te n'es pas plus avancé avec *Madame Favart* qu'avec *Les diamants de la Couronne*. Blague dans le coin, je m'y suis quasi autant fait vieux. N'y a que le pepa Dubouchet qui m'a fait rigoler un moment, il est canant tout plein ce vieux Jocko, mais te comprends, n'y a pas que lui, et quand c'est le tour des autres, faut reprendre son bonnet de coton. Cependant, je veux rien oublier, ils ont

gagnolé, le t'ami Barbe et la colombe Riveri, une soirée tyrolienne... Oh! nom de nom! Oh saint Polyte, mon patron! Ils étiont habillés tous les deusses en savoyards : lui, ça lui allait bien, naturellement, mais elle, oh! la la! Du côté qu'elle pouvait pas regarder, ça lui faisait une boule du monde quasi aussi grosse que le cadran de l'hôtel de ville, manquait plus qu'un pivot pour planter deux aiguilles; t'aurais jamais vitré un plus beau reloge. Alors, lui avec son air nicodème, elle avec son supplément, de bagage ils se sont mis à roucouler leur tyrolienne... et roupiou piou et monteras-tu, et quincheras-tu... là, je te réponds qu'on regrettaient pas son argent. Le mami s'allongeait le cou comme les dindes quand ils font glou-glou et tant plus il s'allongeait, tant plus il piaulait en sifflet à roulette; la colombe se gorgossait à l'incontraire comme un gros pigeon que roucoule, on n'en petait, quoi.

Mais, malheureusement, ça n'a pas duré assez longtemps; et nous voilà volés encore une fois par ce vieux t'ami de Marseille. Son opérette de quatre sous ne vaut pas mieux que le reste de ses sampilleries et te vois déjà si te vas t'embêter pendant le huitième mois du grand théâtre.

Parce que, mon pauvre frangin, te t'imagines peut-être que te vas avoir huit mois d'opéra, te t'en ferais ben peter la toile du ventre. Bien sûr que c'était convenu qu'il y aurait huit mois d'opéra, et même que c'est écrit sur ce fameux cahier des charges qu'est bien en effet, la plus belle charge que t'aye jamais vitrée.

Mais, le Crapo s'est dit : huit mois! Pourquoi faire? Quand ils auront entendu ma colombe Finken pendant sept mois, ils en auront bien leur suffisance. Et puis, l'opéra ça coûte, et le mami Salomon ne chante pas pour le roi de Prusse. Alors, il a tout engagé pour sept mois, pas un jour de plus, et il a dit à messieu Bouffier : « L'opérette c'est bien canant, je vous en donnerais des chouettes pendant le dernier mois. C'est convenu ? » Le t'ami Bouffier que reste la bouche ouverte comme un moignau qu'en emboque, dès que Crapo commence à lui défilier ses histoires, a dit que oui, naturellement, et voilà comme quoi, peuple de Lyon, te vas être volé d'un mois d'opéra, parce que ton ministre des beaux-arts est un petit peu trop bugnasse. pendant que ton messieu le directeur des théâtres est un petit peu trop ficelle.

Toi, peuple de Lyon, te tireras la langue et te te consoleras en écoutant les belles opérettes que messieu Barbe, messieu Maris et messieu Augier te gagnolent. Crapo, lui, empilera la bonne douille et prendra la bonne résolution de faire l'année prochaine absolument comme cette année.

Mais, voilà, faudra bien faire une ouverture et des débuts. C'est alors que Polyte va s'en payer une tranche! Eh, Crapo-Bisco, je crois que te commence à te méfier un petit peu du coup de chien. Laisse tant seulement pisser le mouton.

POLYTE DU PLATEAU.

P.-S. — J'arrive tout chaud de la *Traviata* et j'ai z'encore le temps d'aligner deux ou trois réflexions en attendant la semaine qui vient.

Crapo a fini par plus trouver de chanteuses à quatre sous. Parait qu'il les avait toutes repassées. Alors, il a fallu en prendre

une que savait son métier. Voilà pourquoi nous ont entendu lundi la colombe Ambre que chante pas mal et que passe pour une belle femme, si chouette que les rois et les ténors perdent la boule dès qu'ils l'arregardent tant seulement une minute. Méfie-toi, mon pauvre frangin Engel, ou sans ça t'y passeras comme les autres.

Mais si la colombe était assez chenuse, fallait vitrer le restant de la compagnie : c'était tout le théâtre de Guignol de l'allée de l'Argue qu'avait débarqué place de la Comédie : tous de guignols! mais le plus guignol c'était le t'ami Maris; rien n'y manquait, jusqu'au salsifit. Eh! que veux-tu, Gladius, il se croyait toujours à l'opérette et il a essayé d'être plus rigolo que la première fois. Eh ben, il y a réussi d'aplomb. Il aura le prix.

## PETITE POSTE DU GOURGUILLON

M. TONY DE SOUCIEUX. — Merci encore. Quant à ce que vous demandez à la fin de votre envoi, nous avons pour règle absolue de n'utiliser que de la collaboration anonyme dissimulée sous des pseudonymes du répertoire de Guignol. C'est l'attrait du journal et nous ne pouvons pas faire d'exception.

M. B. D. C. — Blagues-tu ou ne blagues-tu pas! Si tu nous fait passer le document authentique, nous verrons voir s'il y a moyen de moyenner. En attendant, des navets.

M. HERCULE. — S'il ne veut pas, que diable veux-tu que j'y fasse. Je lui commande pas à ce mami!

M. K. P. T. — L'histoire n'est pas arrivée hier, gros mamin, elle a des cheveux gris. C'était sous Ducros et le gône ne fait plus de politique. Occupe-toi donc de ceux que s'arredressent encore.

M<sup>me</sup> CÉLINA. — Céline, Céline... te sais la chanson, mais je ne veux pas me faire administrer deux mille francs d'amende pour te faire plaisir, mon belin; faudra te passer de moi.

M. X. — Certainement il va au théâtre. Vous croyez donc qu'il prépare son article en allant regarder les étoiles sur le quai de la Baleine? Mais il n'a pas ses entrées. Jamais d'ailleurs M. le directeur ne les lui accorderait; et puis, il aime mieux se payer son parterre au guichet.

M. BALLOQUET. — Nous utiliserons, Même observation que pour M. Tony de Soucieux.

M. ISIDORE. — Compris; très prochainement.

M. X. Y. Z. — Non. Vous offririez dix fois plus que ce serait inutile.

M<sup>me</sup> AGUSTE. — Eh ben, y t'a bien arrangé ma pauvre colombe, ça t'apprendra à aller vadrouiller avec de jeune aristos que ne respectent pas l'innocence et la jeunesse. Mais dis-nous au moins comment qu'il s'appelle.

M. BEL OËL. — Zut. Si te crois que te me feras peur. Faudrait te lever plus matin. N'a revoir.

Le gérant : GRIS.

Imprimerie L. BOURGEON, rue St-Paul, 36-38. — Lyon.

## G<sup>d</sup> Hôtel de Bellecour

Place Bellecour, 20  
ÉTABLISSEMENT DE PREMIER ORDRE  
Pour Diners de Noces et Repas de Corps

### Renseignements financiers

Le succès qu'obtient l'émission des actions nouvelles de la Compagnie parisienne de voitures L'URBAINE est considérée comme le présage de la reprise des affaires.

Compagnie Parisienne de Voitures

## L'URBAINE

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL 18.000.000 DE FR.

MM. les porteurs d'Obligations sont informés que le coupon d'intérêt n° 3, à échéance du 1<sup>er</sup> avril 1882, sera payé à partir dudit jour aux conditions suivantes :

Au porteur; 11 fr. 65. — Nominatives : 12 fr. 125  
Chez M. HENRY de LAMONTA, banquier,  
59, rue Taibout, 59, PARIS.

CASINO MUNICIPAL

## VILLE DE NICE

MM. les Porteurs d'Actions et d'Obligations sont informés que le coupon d'intérêt, venant à échéance le 1<sup>er</sup> avril 1882, sera payé à partir dudit jour, aux conditions suivantes :

Act. au Porteur : 11 f. 625. — Nominatives : 12 f. 125  
Oblig. — 9 275. — — 9 70

Chez M. HENRY de LAMONTA, banquier,  
59, rue Taibout, 59, PARIS.

## PASTILLES INDIENNES

Du Docteur WILSON.

Souveraines contre la grippe, la toux opiniâtre, convulsive ou quinteuse, la coqueluche, le catarrhe pulmonaire, les bronchites aiguës ou chroniques, la phthisie et les affections du larynx. Dépôt général : pharmacie Léon BERTRAND, 12 rue Confort, Lyon; pharmacie SAINT-POTHIN, rue Bugeaud, 21, à Lyon; pharmacie CENTRALE DE FRANCE, et pharmacie BRUAIRE, 60, rue Saint-Georges.

Pharmacie moderne à St-Etienne; Pharmacie CHATEROUSSE, place Grenette, à Grenoble. — **Détail** dans toutes les pharmacies.

## CONTRE ANÉMIE, CHLOROSE, MANQUE D'APPÉTIT

Mauvaises digestions, convalescence prolongée, faites usage du

# VIN BERTRAND

A base de Quinquina, de Café et d'extrait de Malt

Le seul apéritif, le seul fortifiant, le seul fébrifuge, le seul reconstituant les forces épuisées, soit par le travail, soit par la maladie, soit pour tout autre cause débilitante, dissimulant parfaitement, sous un goût exquis, la saveur amère des substances médicamenteuses qui en font la base principale, tout en conservant leurs principes actifs. Reconnu par le corps médical tout entier comme le plus efficace. — Prix de la bouteille : 5 fr. Expédition à partir de deux bouteilles contre timbres ou mandat-poste de 10 fr.

ENTREPOT général, pharmacie BERTRAND, rue Confort, 12, LYON.

DÉTAIL : Pharm. Mazade et Daloz, rue d'Algérie, 14; pharm. St-Pothin, rue Bugeaud, 21; pharm. Basset, rue St-Alxandre, à Saint-Just; pharm. Boissonnet, c. de Brosses. — A Grenoble, pharm. Chatrousse et Marcel; à Saint-Etienne, pharm. Seigle, rue Foy, 4, et dans toutes les bonnes pharmacies.

## TRAMWAYS ET OMNIBUS DE LYON

AFFICHAGE DANS LES DIVERSES VOITURES

Bureaux et Echoppes de la Compagnie

S'ADRESSER POUR TRAITER

A l'Agence de Publicité V. FOURNIER, rue Confort, 14.

LYON

## SOCIÉTÉ

DE LA

## NOUVELLE UNION

Société anonyme en formation

Au capital de 30 millions

Souscription à 60,000 actions de 500 fr. entièrement libérées émises au pair.

On verse : 125 fr. en souscrivant.

125 fr. dans les quinze jours qui suivront la constitution.

125 fr. du 1<sup>er</sup> au 10 juillet prochain.

125 fr. du 1<sup>er</sup> au 10 août —

Total 500 fr.

La souscription est ouverte du 21 mars courant au 5 avril inclusivement :

A Paris, 12, avenue de l'Opéra.

A Lyon, 2, place de la Bourse.

Les bulletins de souscription et les fonds doivent être adressés à Paris, au nom de M. G. GHESQUIÈRE; à Lyon, au nom de M. Étienne LOUIS.

## AVIS

La Société, Les Laiteries du Rhône, voulant éviter toute équivoque, a l'honneur d'informer MM. les consommateurs que le beurre extra-fin, genre Isigny, ainsi que les beurres de table, sont comme tous les produits garantis par elle, revêtus de sa marque.

Il n'y a pas jusqu'aux œufs frais qui ne portent sur la coquille l'estampille:

Laiteries du Rhône.

M381 A 75-1.31